

"L'accueil doit être un processus de traduction au sens large"

Entretien avec **Juanpere Alexandre, formateur**

E.I. — Pouvez-vous vous identifier d'abord à travers votre triple parcours d'immigré, d'acteur associatif et de créateur ?

A.J. — Je suis d'origine espagnole, je suis arrivé en France au début des années 70. C'était un moment difficile en Espagne comme chacun sait. En arrivant ici, j'ai dû travailler un peu partout : dans le bâtiment, dans différentes entreprises. J'ai connu le dur monde du bâtiment, surtout à l'époque. Il y avait encore beaucoup de neige en hiver, et ce n'était pas facile pour moi qui venait du bord de la mer d'un pays chaud. D'une certaine façon, en arrivant ici, c'est comme si je venais de naître une deuxième fois. Il a fallu tout refaire de nouveau. Et ça c'est très important parce qu'il fallait pour ça beaucoup d'aide. Etre aidé mais comme une personne et pas comme un objet qu'on déplace comme ça. Après, j'ai pu reprendre des études à la Fac.

E.I. — Vous vous êtes senti « renaître » en émigrant. Qu'est-ce qui vous a aidé dans cette renaissance ? Vous êtes-vous senti « accueilli » par exemple ?

A.J. — Le plus important pour moi à ce moment-là, c'était de comprendre la mentalité du pays d'accueil. J'ai essayé de comprendre son histoire avec l'aide de certaines personnes. Il y avait aussi toutes les démarches administratives à faire sur lesquelles un étranger a besoin d'aide. Mais l'aide la plus efficace que j'ai eue, c'était par les personnes d'origine espagnole comme moi, mais qui habitent en France depuis longtemps, des personnes qui connaissent à la fois la mentalité espagnole et la mentalité française. Ça, c'était vraiment important. Dans l'ensemble, ce n'était pas facile parce qu'il fallait que nous travaillions tous les deux, moi et ma femme, et s'occuper en même temps des enfants. Or, en Espagne, la grande famille est très importante et s'occupe des enfants, pas ici. Donc, il y a

tout ça dans l'accueil : les difficultés professionnelles, les difficultés familiales, les difficultés de langue, les problèmes administratifs... D'où la nécessité d'un accueil par des personnes compétentes, qui connaissent aussi bien la mentalité du pays d'origine que celle du pays d'accueil. Bon, après, j'ai fait mon petit bonhomme de chemin, j'ai fait des études, j'étais devenu formateur. J'ai eu la chance aussi de faire partie de plusieurs associations espagnoles dans l'agglomération grenobloise. J'ai rencontré là des personnes qui m'ont beaucoup appris et j'y ai trouvé aussi des activités culturelles ou culinaires qui me permettaient de ne pas me couper de l'Espagne. Ce lien est important je pense pour n'importe quel étranger.

E.I. — Il est tellement important que vous avez vous-même organisé un cours d'espagnol !

A.J. — Oui, je donne des cours d'espagnol à des adultes. Je réponds par là au besoin de personnes qui sont en contact professionnel ou autre avec l'Espagne. Mais je ne m'arrête pas à cet aspect très fonctionnel. Comme je le disais avant, on a besoin de connaître la mentalité d'un autre pays avec lequel on est en contact. Donc, je leur fais un peu de sociologie espagnole. Mon cours est à la fois sur la langue et la civilisation espagnoles. On parle un peu de tout car ce qui est important, c'est de savoir comment l'Espagne se développe. J'explique l'histoire de l'Espagne, sa politique, l'autonomie des communautés régionales... Ce qui m'intéresse, ce n'est pas de leur apprendre la langue espagnole commerciale ou historique mais la langue telle qu'elle dit l'Espagne dans ses réalités profondes : son passé arabe, sa découverte de l'Amérique, ses langues régionales (Catalane, basque...). C'est aller au delà des clichés, la paëlla, le flamenco..., qui ne représentent pas l'Espagne mais des régions précises.

E.I. — Par ailleurs, vous faites du théâtre, et pas n'importe lequel : vous transposez d'une certaine façon des éléments de votre identité espagnole dans la langue française. C'est une manière de « marquer » la langue française de votre identité ? De l'inscrire dedans ?

A.J. — Oui. Le théâtre que je fais correspond toujours à l'histoire d'Espagne. C'est une adaptation de grands écrivains espagnols. Par exemple Manuel Vazquez Montalban qui vient de décéder, Joan Marce... Mon rôle, avec mon accent, c'est de représenter leurs personnages. C'est très important pour moi. Par exemple, avec un accent, je ne peux pas jouer un personnage de Victor Hugo, mais je mets cet accent au service de la culture espagnole. C'est beaucoup plus efficace que de faire une conférence sur l'Espagne. C'est plus vivant. Mais je veux aller plus loin, sortir d'une présentation folklorique de l'Espagne qui a été créé par Franco, et donner une idée de la vraie Espagne. Alors j'ai créé un personnage en m'inspirant du grand architecte espagnol, Gaudi. L'année dernière, c'était le 150^{ème} anniversaire de sa naissance, et je suis le seul en France à créer ce personnage. En 2004, on célébrera le 100^{ème} anniversaire de la naissance du peintre Salvador Dali, et je travaille actuellement sur deux créations là-dessus. Voilà, je contribue de cette manière à faire connaître les Espagnols autrement que comme des travailleurs immigrés. Pour moi, c'est très important ces échanges : je tente comme ça

d'apporter quelque chose autant que j'ai absorbé et que j'ai appris de la France. Il est important de ne pas rester dans une rupture mais de faire une coordination entre le passé et le présent pour préparer l'avenir.

E.I. — A partir de votre expérience riche en tant qu'immigré dans ce pays et en tant que quelqu'un qui a mis en « dialogue », si l'on peut dire, ses « écarts d'identité » en tant qu'émigré et immigré, comment vous définiriez aujourd'hui la bonne manière d'accueillir les étrangers ?



A.J. — D'abord, je crois, comme je l'ai déjà dit, qu'il est important que les personnes qui accueillent connaissent à la fois le pays et la culture du pays d'origine et d'ici. La langue aussi. Je pense qu'il faut pouvoir mobiliser les deux langues, d'origine et d'accueil. L'accueil doit être pour moi un processus de traduction au sens large. Il est important à la fois de comprendre d'où la personne part et de faire en sorte qu'elle ne soit pas dévalorisée en tant que personne. Après, il faut que cette personne puisse vite pouvoir travailler en fonction de ses compétences. Sinon, c'est le sentiment

qui s'installe chez la personne qu'elle n'est plus qu'un objet sans valeur, et ça c'est catastrophique. Aucune personne n'est remplaçable par une autre comme un objet, mais chacune peut apporter quelque chose aux autres. Donc, l'accueil, pour moi, c'est tout ça : un accueil humain des humains. C'est peut-être difficile à faire mais si on ne le fait pas, ce n'est pas l'accueil... je crois qu'une personne qui arrive ici à un âge adulte peut assimiler la langue et des éléments de la culture d'ici mais à condition qu'elle ne soit pas obligée d'effacer ce qui l'a constituée jusque-là, parce que c'est tout simplement impossible. Les générations d'après, c'est autre chose.

E.I. — A propos des générations d'après, est-ce que, dans le milieu d'origine espagnole, les parents transmettent à leurs enfants la langue et la culture espagnole ?

A.J. — Oui, les parents, à la maison, ont transmis à leurs enfants tout ça. C'était très important pour eux. Mais bon, les enfants sont biculturels. En dehors de la maison, ils sont formés dans la société d'ici, ils ont grandi dans la société d'ici et sont plus Français qu'Espagnols. Les générations d'après ont appris l'espagnol comme une langue étrangère, parfois avec des enseignants qui ne connaissent pas bien l'Espagne. C'est donc un autre rapport à la langue, différent de celui des parents ■

Le (r)éveil de l'Autre langue

Jacqueline Billiez (*)

L'enseignement des langues et cultures d'origine ne nuit pas à l'"intégration". Au contraire. Cependant, les dispositifs mis en oeuvre s'avèrent inadaptés aux réalités du terrain.

Le rapport entre les langues enseignées est trop inégal pour susciter chez les enfants un quelconque intérêt à leur langue d'origine. En revanche, l'éveil à cette langue (sa valorisation, la mise en lumière des emprunts inter-langues, etc.) est de nature à gagner l'adhésion des jeunes enfants et développer leur bilinguisme, voire leur plurilinguisme. L'expérience menée par Jacqueline Billiez et son équipe ne laisse pas de doute qu'il faut aborder les langues d'origine avec de l'imagination, et non sous le diktat des didactiques toutes empaquetées.

Puisqu'il y a tout lieu de penser que les migrations vont se généraliser à l'échelle de l'Europe et que les contacts de langues vont dès lors se multiplier, il apparaît du plus grand intérêt de mener la réflexion sur les modalités scolaires les plus appropriées pour que les sujets se forment et/ou développent des répertoires verbaux multilingues. Il s'agit donc de se demander comment le système éducatif peut aider les enfants à se construire comme des êtres plurilingues. Cette interrogation implique alors que l'on prête une attention accrue à la construction non seulement de représentations positives sur toutes les langues et les pratiques langagières bi-plurilingues, mais aussi à celle de l'identité bi-plurilingue. Ce qui, dans le domaine de la politique linguistique française, soulève une contradiction qui peut se résumer sous la forme d'une question de portée plus générale : comment son système scolaire, utilisé traditionnellement comme instrument privilégié et efficace d'unification et de domination linguistiques, peut-il faire avancer la société vers le plurilinguisme dont la nécessité est de plus en plus affirmée dans les discours actuels sur la construction de l'Europe ?

La planification linguistique (1) définie comme l'organisation institutionnelle de l'enseignement/apprentissage des langues « étrangères » et « maternelles », qui sont ainsi susceptibles d'entrer en contact au sein du système éducatif français renvoie une image singulièrement complexe pour des raisons beaucoup trop nombreuses pour être évoquées ici. Certaines tiennent aux décalages avec les décisions politiques et le terrain où les acteurs bénéficient d'une certaine liberté, d'autres relèvent des différences entre le statut formel et informel des langues (2), ou de l'existence d'un curriculum réel et d'un curriculum caché. Ce

(*) Professeur à l'Université Stendhal de Grenoble (Lidilem)